

# De l'énigme de soi

*Ou la question de l'identité dans l'œuvre d'Emmanuelle Becker*

La thématique de l'identité dont s'est emparé à profusion l'art contemporain depuis plus d'une décennie (sans oublier les précurseurs que furent Michel Journiac en France, Cindy Sherman aux Etats Unis ou Morimura Yasumasa au Japon) est et demeure un concept complexe que l'œuvre d'Emmanuelle Becker explore avec beaucoup de pertinence. La question de l'intériorité, de ses ambiguïtés et de ce qui s'en donne à voir, constitue précisément le champ de sa pratique photographique.

L'identité doit peut-être et avant tout s'appréhender comme ce qui en nous s'affirme comme identique. D'abord comme identique à nous-mêmes : l'identité est ce qui perdure en nous à l'échelle d'une vie et nous définit comme individualité pérenne au fil du temps. L'identité c'est d'abord ce qui en moi résiste aux aléas et aux évolutions d'une destinée personnelle, et qui unifie une existence mouvante (car historique) autour d'une essence stable (car ontologique). L'identité a foncièrement partie liée à l'être comme substance et comme unité, et nous définit par ce qui en nous est fondamental car inchangé. De ce point de vue, l'identité est permanence.

Identique ensuite à qui est comme nous, à ceux que nous pouvons revendiquer comme alter ego : l'identité n'est pas seulement individuelle, elle est aussi collective. Elle est ce que je partage et qui me relie à ceux avec qui j'ai des origines, une histoire, une culture et des valeurs communes. L'identité c'est aussi ce qui fait lien, qui permet d'agréger l'individu à un groupe plus large par lequel il se constitue, un référent qui le dépasse et qui pourtant participe aussi de sa définition. Si l'identité est ontologique, elle est aussi sociologique. De cet autre point de vue, l'identité est donc appartenance.

Mais si l'identité est ce qui relie, elle est aussi ce qui sépare. L'identité est certes ressemblance, mais elle est tout autant différentielle : elle est ce qui relève de l'unicité, qui affirme que je ne suis à nul autre pareil. Il n'y a pas d'identité sans altérité. Toute identité est par nature contrastive, je ne peux me définir que dans l'écart qui me distingue des autres. De ce dernier point de vue, l'identité est enfin différence.

Si l'identité est permanence, appartenance et différence, que nous en dit l'œuvre d'Emmanuelle Becker ? Et plus précisément, comment les séries *Miroir d'un instant* et *Démasqué*, présentées dans cette exposition, interrogent et subvertissent ces notions ?

Le travail intellectuellement et plastiquement très riche de cette artiste franco-américaine (et cette double origine, cette double culture, sont à certainement considérer pour lire son propos sur l'identité) questionne toute l'ambiguïté du concept. Dès son titre, la série *Miroir d'un instant* remet en jeu l'idée si familière d'identité. Celle-ci n'est pour l'artiste qu'un reflet (celui du miroir), une image que capture la photographie (ne parle-t-on pas de photographie d'identité ?). Elle ne relève pas de l'essence mais d'une apparence fluctuante par laquelle se manifeste pourtant l'intériorité, avec toute l'incertitude qui lui est attachée. L'identité comme substance est ici sérieusement mise à mal, renvoyée au miroir aux alouettes des vanités.

Ce reflet est en outre éphémère comme l'instant. Nulle permanence à attendre de l'identité que convoque cette série. Et de fait, le morcellement de la représentation, l'articulation des parties, l'éclatement de la figure, le démembrement des corps dénie ici à l'identité toute stabilité. La fragmentation, minutieusement et rigoureusement exhibée, met en échec le fantasme de l'unité des individus. L'identité est travaillée par cette série majeure comme construction – déconstruction –

reconstruction. Elle n'est plus envisagée comme une donnée mais comme un processus, plus comme une origine mais comme une résultante, plus comme une substance mais comme une dynamique. La notion de permanence, pourtant centrale pour la question de l'identité, vole ici en éclats. Emmanuelle Becker souligne sa fragilité, son évanescence, peut-être son inconsistance.

Quant à la série *Démasqué*, elle prolonge et approfondit cette vision de l'identité comme apparence, non plus en questionnant sa permanence mais sa vraisemblance, non plus sa stabilité mais sa vérité. Derrière le motif du masque se profile l'interrogation vertigineuse des faux semblants et des rôles, des illusions et des mirages d'une identité conçue comme un jeu, comme la construction factice d'un artefact, comme l'avatar dont les réseaux sociaux, et demain sans doute le metaverse, sont la préfiguration. Comment s'assurer d'une appartenance si l'identité, n'est qu'une chimère ? Comment fonder la différence sur le miroitement des apparences que symbolisent ces masques ?

Les masques de *Démasqué* nous disent ce qu'il en est de nous à l'heure d'une généralisation des rôles endossés comme expression de soi. Ces ornements somptueux, créations troublantes et inspirées de l'artiste, à l'instar des personnalités que nous nous inventons, nous magnifient et nous occultent, nous protègent et nous exposent, nous affirment et nous infirment d'un même mouvement. C'est cette vérité des masques que nous dévoile Emmanuelle Becker, celle d'une énigme de soi, d'une identité qui vacille, et qui dans ce vacillement même pourtant nous construit.

Patrice Galiana